

UNE LETTRE OUVERTE AUX EVANGÉLIQUES

A propos d'un livre de Jean-Denis Kraege

En juin 1993 paraissait un petit ouvrage chez Labor et Fides. Son auteur, Jean-Denis Kraege, lançait une lettre ouverte aux « Évangéliques » sous le titre Les pièges de la foi¹.

Nous vous offrons ici trois regards critiques sur cet ouvrage : à la vive réaction d'un de nos lecteurs (Thierry Juvet, pasteur réformé au Mont sur Lausanne), nous avons souhaité joindre deux avis contrastés de membres de notre équipe : Jean-Paul Zürcher, étudiant à Vaux-sur-Seine et Gérard Pella, pasteur réformé à Lausanne.

L'auteur est docteur en théologie et pasteur de l'Eglise Evangélique Réformée du Canton de Vaud (Suisse). Son ouvrage se présente comme une lettre ouverte aux « évangéliques » et la préface affiche une intention louable : « Il est temps de réagir autrement que par le mépris ou la tolérance paternaliste à ce mouvement qui acquiert de par le monde un poids non négligeable. » (p.8)

L'auteur nous place d'emblée au cœur du débat : « Là où vous mettez un accent énorme sur le mouvement de l'homme vers Dieu, sur la foi et sur la décision qu'elle représente en rupture avec le "monde", je tends personnellement à préciser avec vigueur que la foi n'est jamais qu'une manière de vivre "grâce à Dieu seul" ou "par la seule grâce de Dieu", donc dans la dépendance et la passivité à l'égard de Dieu, et que cette foi n'est jamais une conquête de ma volonté, mais un pur don de Dieu. Cet

¹ Jean-Denis Kraege : *Les pièges de la foi, lettre ouverte aux évangéliques*. Labor et Fides, coll. *entrée libre*, 1993, 89 p.

antagonisme entre un accent mis sur le mouvement essentiel de Dieu vers l'homme et un autre accent porté sur le mouvement de l'homme vers Dieu, je le résume dans l'opposition entre la grâce et la foi. » (p. 13).

Cette opposition grâce – foi fonctionne ensuite comme une grille de lecture de toute une série de réalités décrites dans les chapitres suivants : la conception du chrétien (bon converti engagé ou à la fois juste et pécheur ?), la conception de l'Eglise (fermée ou plurielle ?), la conception du baptême (marque de ma conversion ou prédication de la grâce ?) et de la Cène (signe de communion ou prédication de la grâce ?), la conception de l'engagement politique (conquête ou tolérance ?), et les « béquilles » sur lesquelles s'appuient les « évangéliques ».

A mon avis, l'ouvrage de J.-D. Kraege est une bonne caricature !

Il a bien vu deux des principaux traits de la mouvance évangélique :

— l'accent mis sur la réponse de l'homme dans la conversion, le baptême, la prière, l'évangélisation, l'engagement dans la société

— la tendance à prendre pour « La Vérité » l'interprétation de la Bible qui prévaut dans tel ou tel milieu, avec les risques de manipulation, d'intolérance et de divisions qui en découlent.

Mais, comme pour toute caricature, il a malheureusement tendance à les exagérer, comme si ce menton volontaire et ce nez épaté remplissaient tout le visage !

L'auteur passe en effet sous silence les aspects positifs de la mouvance évangélique : le dynamisme, la conscience d'appartenir à une communauté, la capacité de développer des formes nouvelles de témoignage ou de culte, la prise au sérieux du ministère de tous les chrétiens. Autant de réalités qui sont souvent sous-développées dans nos paroisses réformées. Ces points forts sont-ils une simple coïncidence ou une conséquence directe des « traits » relevés ci-dessus ?

Caricaturale également, cette façon de ranger tous les « évangéliques » dans le même panier... de crabes ! Les exemples donnés (p. 43) ou les critiques lancées touchent probablement juste dans un certain nombre de cas mais la généralisation est abusive. Ce faisant, l'auteur procède de la même manière que le racisme : il part de quelques cas particuliers pour insinuer que tous les évangéliques sont des manipulateurs assoiffés de puissance : « Dès que vous avez réussi à prendre le pouvoir au sein d'une communauté, vous n'avez de cesse d'avoir fait de tous ses membres des frères et des sœurs bêlant dans les mêmes catégories que vous. » (p. 44). La diversité des évangéliques n'a pas été suffisamment prise en compte par l'auteur. La petite phrase d'excuse à la p. 87 ne dissipe pas vraiment ce malaise.

Caricaturale enfin la conception de la grâce de J.-D. Kraege. Cette accentuation unilatérale de la grâce ne me semble pas vraiment réformée...

(cf. le troisième usage de la loi chez Calvin). Sa théologie dialectique cesse de l'être au moment où la grâce supprime la loi. Il me paraît préférable d'articuler dialectiquement la grâce de Dieu et la réponse de l'homme plutôt que de gommer l'une par l'autre².

Si J.-D. Kraege cherche réellement à engager le dialogue, l'objectif est raté ! On n'entame pas un dialogue en enfilant des gants de boxe... Il existe heureusement – dans notre Eglise Evangélique Réformée du Canton de Vaud tout au moins – des lieux de dialogue plus féconds. Je pense en particulier à la commission COREAME (Commission de Relation avec la Mouvance Evangélique)³.

Je me demande néanmoins si l'objectif réel n'est pas ailleurs : on dirait que l'auteur cherche à immuniser les lecteurs de *Labor et Fides* contre ce dangereux virus « évangélique ». La caricature est alors un moyen approprié.

Au risque de déplaire à des amis plus « évangéliques » que moi (vous voyez la diversité de la mouvance évangélique !), j'avoue avoir trouvé certaines mises en garde de J.-D. Kraege caricaturales... mais pertinentes. En voici une pour terminer :

« Je comprends bien que vous cherchiez à assurer la cohésion de votre mouvement par une stricte morale individuelle, familiale et peut-être aussi politique. Je comprends bien que vous essayiez ainsi de répondre à la demande de foules déboussolées, qui ne savent plus ce qui est bien et ce qui est mal et qui cherchent dans une morale stricte le confort d'une ligne directrice fermement marquée. Mais ne sacrifiez donc pas la grâce de Dieu à de telles visées démagogiques et basement stratégiques ! » (p. 67).

Gérard Pella

Difficile de rester neutre et impartial quand on se sent pris à partie et attaqué comme le fait le théologien et pasteur Jean-Denis Kraege. L'auteur avoue d'emblée « avoir la nostalgie des heurts théologiquement rageurs » (p. 7) et s'attelle ainsi à ressusciter les vieux débats de la Réforme. N'aimant visiblement pas le calme plat, il s'en prend avec virulence à ceux qu'il nomme, avec peine, « évangéliques » – notons que le terme se trouve entre guillemets. On croyait ce langage disparu depuis

²Voir le numéro spécial : « Une foi sans loi ? » *Hokhma* n° 55/1994.

³ Voir le document publié dans *Hokhma* n° 52/1992.

les polémiques des Réformateurs du XVI^e siècle ; nous aurions en tout cas attendu qu'il le soit dans une lettre qui se veut « fraternelle ». Le livre révèle au contraire un pasteur réformé qui se plaît à accuser ses « amis ». Il leur reproche par exemple de recruter systématiquement leurs membres dans les Eglises protestantes « historiques » ou dans l'auditoire du « Renouveau charismatique » catholique. La citation suivante nous semble assez révélatrice du ton qui prévaut :

« Régulièrement vous priez pour la conversion des pasteurs et des responsables de telle ou telle Eglise historique comme si vous étiez à même de décider qui est en vérité converti et qui ne l'est pas. Mais puisqu'il s'agit d'être converti à une théologie, à un langage, à un code moral, vous croyez avoir les moyens de contrôler l'authenticité de la conversion de tel ou tel. Peu à peu, vous allez aussi instituer des stratégies vous permettant de prendre le pouvoir [dans une Eglise historique] [...] J'appelle cette manière d'agir du terrorisme ecclésiastique. L'esprit exclusiviste qui vous habite confine au totalitarisme. » (p. 43-44).

Dans ce climat d'ambiance fraternelle, l'auteur croit alors devoir donner des leçons pour aider les évangéliques à être plus cohérents avec une réalité qui est au cœur de notre foi commune, la grâce. Les évangéliques sont « malencontreusement sortis » de l'Eglise à laquelle appartient l'auteur (p. 16) et auraient ainsi perdu de vue le vrai sens de la grâce de Dieu.

Nous avons le sentiment que l'auteur a malheureusement pris la mauvaise clé d'interprétation pour cerner l'identité évangélique. Ceux-ci ne se caractérisent pas par une notion particulière de la grâce, leur notion de la grâce étant sans doute plus proche de la Réforme que celle de l'auteur. La grâce définie par celui-ci nous semble être une grâce à bon marché, une grâce qui ne nécessite plus la repentance. Certes la grâce de Dieu est gratuite et Dieu fait grâce à qui il veut. Cela ne signifie pas pour autant que l'homme, de son côté, peut faire ce qu'il veut. Dieu ne fait pas grâce à l'orgueilleux, mais à celui qui est humble, qui cherche à se soumettre à lui.

La grâce n'est pas l'élément qui permet de distinguer un réformé d'un évangélique. Nous trouvons en effet depuis fort longtemps deux camps à l'intérieur même du mouvement évangélique : ceux qui tiennent à l'héritage de Calvin et les autres qui se sentent plus proches d'Arminius (ce que J.-D. Kraege reconnaît, p. 83) quant à la relation entre la foi et la grâce. Non, ce qui permet de distinguer un évangélique, c'est son attachement à l'autorité de la Parole de Dieu, de l'Ecriture. L'Ecriture *est* la Parole de Dieu, inspirée de Dieu et par conséquent sans erreurs. L'attachement ou non à la doctrine de l'inerrance fera que quelqu'un pourra être compté parmi les évangéliques ou non. Certes les évangéliques ont malgré tout des lectures divergentes de certains textes bibliques. Il n'en demeure pas moins

qu'ils peuvent ensemble, éclairés par le témoignage intérieur du Saint-Esprit, fonder leur foi en Dieu sur la base de sa révélation *objective* dans l'Ecriture. C'est pourquoi tout dialogue intra-protestant se heurtera inévitablement à cet écueil aux enjeux énormes. L'inerrance n'est pas une béquille pour notre foi comme aimerait le faire croire notre auteur, elle est la confiance ferme et inébranlable que Dieu s'est révélé véritablement au travers de sa Parole et qu'ainsi nous pouvons le connaître *en vérité*. La notion de vérité devient justement très subjective chez ceux qui rejettent l'autorité de l'Ecriture. L'auteur pense qu'on ne peut pas détenir *la vérité* et il accuse les évangéliques de s'en faire une idole (p. 48). La vérité multiple, la vérité qui fait l'objet d'une compréhension personnelle que nul n'a le droit de remettre en question, voilà une conception bien moderne et certainement pas une conception biblique ! L'auteur cependant ne s'est pas rendu compte de cette influence de la modernité, alors que ce sont justement la subjectivité, le fidéisme (p. 27) et d'autres tares et avatars de la modernité que les évangéliques rejettent. Dommage que l'auteur n'ait pas su mettre en évidence ces vraies différences-là.

Après avoir parlé de la grâce et de la foi, l'auteur aborde les questions d'ecclésiologie. D'un ton rude, il rejette la possibilité d'avoir des Eglises de confessants, celles-ci faisant preuve d'une non compréhension de la grâce évidente en voulant identifier Eglise visible et invisible. Seul Dieu est juge, dit-il ; les chrétiens n'ont pas à juger leurs semblables. Le débat Eglise de multitude et Eglise de professants remonte bien sûr aux origines de la Réforme Radicale et n'est donc pas nouveau. La conception de l'auteur nous semble cependant influencée plus par la modernité que par une pensée soumise au texte de l'Ecriture. Sa crainte du jugement fait qu'il pense par exemple que, dans l'admission des fidèles à la Cène, aucun obstacle ne devrait être érigé : ce serait faire entrave à la grâce de Dieu ! Relevons encore, sans surprise, que l'auteur est en faveur du pédobaptisme ; un baptême des adultes manifestant la repentance et témoignant de l'entrée dans une vie nouvelle est considéré à nouveau comme un obstacle à la grâce de Dieu. Dans cette logique, l'auteur fustige les Eglises pratiquant le rebaptême.

Abordant des questions éthiques comme la participation des chrétiens à la vie publique, l'auteur nous semble une fois de plus faire une mauvaise analyse de la situation, confondant par exemple ce qui peut se passer aux Etats-Unis avec ce qui se passe en Europe : c'est ignorer que la situation est radicalement différente. Pensant par ailleurs que les évangéliques se sont convertis depuis peu à la politique, par intérêt, et qu'il se seraient tous engagés dans le même parti politique (!), l'auteur fait preuve d'une méconnaissance regrettable de ceux qu'il critique comme se

salissant les mains parce qu'il n'y aurait plus d'autre moyen pour se faire entendre (p. 63).

Le dialogue pour une meilleure compréhension des évangéliques par les réformés, et inversement, promet d'être long quand on lit une telle suite d'invectives et, qui plus est, bien souvent mal ciblées ! Le mouvement évangélique est en effet assez vaste et il est impossible de vouloir dresser une seule typologie de l'évangélique moyen. Ainsi les Eglises et œuvres évangéliques auxquelles s'adresse l'auteur (p. 11) se seront fort peu reconnues au fil des pages. Dommage, car une critique constructive eût pu être positive. Ces évangéliques visés nommément ne prétendent pas être parfaits et auraient sans doute bénéficié d'une critique plus sereine, plus équilibrée et mieux documentée.

Jean-Paul Zürcher

Cher Jean-Denis,

J'ai lu ton livre. Je me suis forcé pour aller jusqu'au bout afin de comprendre, malgré une envie récurrente d'arrêter. Et je n'ai pas compris ; ni l'origine, ni le but. Quel est le sens de ta démarche ? A la fin (p. 87) tu dis : « je dois », « je me suis donné pour tâche » ; je te le demande : au nom de qui, au nom de quoi ce devoir, cette tâche ? Car c'est là que le bât commence à blesser.

Manifestement, tu connais mal le mouvement évangélique, la pauvreté de ta bibliographie suffirait à le montrer. Mais cela apparaît aussi progressivement au fil des pages. Alors ? Règles-tu publiquement des comptes personnels ? Les quelques exemples plus ou moins précis que tu donnes le laissent penser. Je me demande même si tu ne pars pas de là pour aller vers la généralisation... et la généralisation est souvent signe de méconnaissance. Es-tu mû par une « mission doctorale » ? Tu demandes un débat, mais tu le places dès le départ dans la polémique. En ce sens, tu dates. Le temps de la polémique est clos et celui du débat est ouvert dans des structures bien établies. Es-tu mû par une « mission pastorale » ? Alors là, le ton est encore moins adapté.

Tu commences par « chers amis » et tu termines par « votre Jean-Denis Kraege », mais dans le corps de ton texte tu abondes en « je sais », « je connais », « je discerne », « j'ai compris » (que l'on peut comprendre comme « moi, mieux que vous »). Tu souhaites que... les autres comprennent enfin. Ne penses-tu pas que tu es totalement parental, contrôlant et moralisateur ? On dirait que tu veux donner une leçon. T'est-

il possible de regarder ceux que tu appelles « les évangéliques » comme des frères et des sœurs égaux à toi et non comme des « petits » frères ou « petites » sœurs ? En écrivant, es-tu une seule fois sorti de ton « Parent Contrôlant négatif » pour être dans ton « Adulte » ?

Tel Don Quichotte, tu attaques allègrement ce que tout le monde sait : les impasses d'une théologie de la foi poussée à son paroxysme. Tu y opposes une théologie de la seule et pure grâce dite en termes dialectiques, mais sans en montrer ses propres impasses. Tu frôles la malhonnêteté intellectuelle. En voici quelques exemples pour le cas où tu ne les aurais pas vus :

— La tolérance, poussée à son extrême par une théologie de la grâce, qui mène droit à l'indifférence.

— L'espace ouvert, tellement ouvert qu'il en est béant et qu'il permet toutes les éthiques.

— Le rejet total de la Loi qui nous place dans une situation inacceptable face au peuple juif.

— Cette grâce peut tellement se passer de l'homme, qu'on se demande si Dieu aime réellement l'humanité ou s'il aime seulement se sentir aimant.

— Que faire avec la réponse de l'homme tellement nécessaire et tellement inutile, taxée d'œuvre (et donc quasiment démoniaque) dès son premier balbutiement ?

— Toujours au nom de cette grâce – qui sous ta plume devient presque une idole à laquelle il nous faut sacrifier notre humanité incarnée – tu encourages le baptême des enfants. Tu as raison, c'est bien le seul argument théologiquement sérieux en faveur du pédobaptisme. Mais, comme pasteur et comme docteur, que fais-tu lorsque ce signe de grâce est tellement incompris de parents qui ne souhaitent somme toute qu'un rite de passage, voire un geste magique ? As-tu, dans tes liturgies de baptême, supprimé toute confession de foi ?

— Enfin, dans une Eglise qui serait comme suspendue à cette grâce pure, comment vivre la moindre parcelle de discipline ecclésiastique ?

Dans un autre registre, tu parles beaucoup de pluralisme et tu oses avancer les termes de « totalitarisme » et de « terrorisme ». Là, ou bien tu ne sais plus ce que tu dis, ou bien tu es franchement méchant. Connais-tu de l'intérieur la souffrance, pour ne pas dire la torture, de chrétiens qui vivent une expérience de foi bouleversante, répondant de tout leur cœur à cette grâce de Dieu qui les cherche et qui, parfois, dans notre église « historique » (je mets historique entre guillemets car elle n'est pas plus historique que la dernière née des communautés pentecôtistes) ne sont pour le moins pas accueillis par tel ministre ou tel conseil ? Je peux te dire, pour en avoir rencontré beaucoup et pour l'avoir vécu moi-même, que quand on

te regarde de haut, un peu comme tu le fais dans ton ouvrage, qu'on t'explique que ça te passera, que tu as besoin de grandir car tu es encore très immature, ou encore que l'on se moque de toi, ou encore qu'on te relègue dans ta cellule de maison sans accès actif au culte, que pendant des années, on est content de ton dévouement pour les enfants ou le catéchisme, alors tu vis un déchirement intérieur entre l'amour pour ton église – eh oui, c'est encore la leur, même s'ils vivent une expérience spirituelle intense et différente – et l'envie de partir. Parfois, c'est vrai, ils décident de rester et d'entrer dans les structures de la paroisse. Tu les accuses alors de prendre le pouvoir. Je te rappelle en passant que les conseillers de paroisse sont démocratiquement élus dans notre Eglise.

Tu parles de doctrine et tu accuses les évangéliques d'éjecter ceux qui ne pensent pas comme eux. Toi, par contre, tu n'éjectes pas, en tous cas pas directement. Tu ridiculises, tu abaisses. C'est plus propre peut-être, mais pas plus glorieux. A propos, la photo de couverture⁴, quel est son but ? Si, pour toi, elle est représentative du mouvement évangélique francophone (celui à qui officiellement tu t'adresses), alors tu es vraiment dans l'ignorance de ce mouvement. Sinon, permets moi de penser qu'elle est là pour te moquer de ceux à qui tu écris. J'ai ressenti face à ton texte de la tristesse et de la colère, et j'ai pensé que tu méprisais ceux « qui n'ont pas encore compris ».

Tu leur dis qu'il doivent (apprendre à) accepter de se laisser remettre en question dans leurs propres composantes théologiques. Crois-tu vraiment que les évangéliques ont besoin de toi pour cela ? Peut-être ne le sais-tu pas, mais ils ont des lieux où, eux aussi, ils pensent.

Quant aux béquilles, là tu m'as franchement fait rire ! J'ai pensé à cet homme dans un fauteuil roulant qui, voyant passer quelqu'un à la jambe cassée dit : « Le malheureux, il a besoin de cannes. »

— Tu parles des subtilités des confessions de foi, mais la théologie dialectique n'est-elle pas elle-même une sorte de grande subtilité, qui nous permet d'essayer de boitiller dans l'indicible ?

— Et nos méthodes exégétiques, ne sont-elles pas aussi des béquilles, combien fragiles, devant le texte et ses interpellations vigoureuses ? De plus, elles sont souvent l'occasion d'une prise de pouvoir par « ceux qui savent lire » face à « ceux qui ne savent pas lire ». En ce sens, elles nous rapprochent déjà du système romain. Et lorsqu'on en vient à confondre les résultats qu'elles nous proposent avec la Parole de Dieu, ne sommes-nous pas dans la même ornière que ceux qui juxtaposent texte

⁴ Un prédicateur de rue muni d'un haut-parleur portatif et arborant un slogan chrétien (en anglais !) sur sa vareuse. (NDLR).

biblique et Parole de Dieu ? Eux, au moins, ne se prétendent pas dépositaires d'un savoir qu'il faut acquérir avant de pouvoir débattre.

— Quant à la justification de n'importe quel comportement éthique par une compréhension avantageuse de « la glorieuse liberté », chaperonnée par une grâce sans exigence... : il me semble que là, nous ne sommes pas loin de la jambe de bois.

A ce stade de ma réflexion, je me demande si tu as entendu parler de la paille et de la poutre.

Tu sembles ne pas aimer que l'on prie pour toi. Peut-être n'en as-tu pas besoin ? Mais, si je te lis bien, c'est le fait que l'on prie pour ta conversion qui te gêne... Et pourtant tu dis, face à la grâce, avoir besoin de te convertir à chaque instant. N'es-tu pas capable, même si elle est habitée d'un zeste de jugement, de voir le geste d'amour d'une telle prière tout comme celui de la carmélite qui accompagne notre chemin de son oraison et d'un signe de croix ?

Tu sembles ne pas aimer la chaleur et l'émotion. Je peux comprendre cela. Il n'en reste pas moins vrai que Dieu, *dans sa grâce*, a créé l'être humain avec des besoins de contact, de chaleur humaine et des émotions.

Tu t'offusques du rebaptême. Je suis d'accord avec toi, mais qu'avons-nous à offrir à ceux qui veulent marquer publiquement et avec tout leur être un retour à la foi (ou disons une découverte personnelle de la grâce) ? J'ose la question suivante : face à cette œuvre de la grâce de Dieu qui saisit certaines personnes et qui les mène dans un chemin nouveau, avec Jésus ressuscité, n'y a-t-il pas aussi de notre part un durcissement de doctrine et une exclusion lorsqu'on montre du doigt, parfois en s'en moquant, un acte de re-baptême ?

Enfin, tu pries les évangéliques de t'excuser si, par hasard, il y avait dans ton livre une part d'incompréhension ou de caricature ! J'espère simplement qu'ils sauront te pardonner.

Reçois, cher Jean-Denis, mes meilleures salutations en Jésus, le Christ.

Thierry Juvet

VIENT DE PARAITRE

FOI ET ARGENT

La richesse est-elle en odeur de sainteté ?

Un dossier enrichissant :

Le protestantisme est-il né d'une affaire d'argent ?...

La Réforme est-elle la mère du capitalisme ?...

Les indulgences : scandale théologique et/ou financier ?...

L'argent : Mammon d'iniquité ou signe de reconnaissance ?...

Pour répondre à toutes ces interrogations - et à bien d'autres -, des professeurs d'histoire de l'Eglise, des théologiens, des docteurs en philosophie s'appuient sur des textes de l'Evangile, de Luther, de Calvin, de John Wesley et, plus près de nous, de Max Weber, de Marx et Engels pour nous livrer leur vision.



☐ **Oui**, je commande..... ex de ce numéro «Foi et argent» au prix de 80 F l'exemplaire.

☐ **Oui**, je m'abonne pour un an aux dossiers du Christianisme, au prix exceptionnel de 199 F au lieu de 320 F. Soit 40 % de réduction*, j'économise 121 F.

☐ **Oui**, je souhaite commander des dossiers déjà parus :

- ECOLES À LA FRANÇAISE, propositions protestantes ex à 80 F =
- RÉINCARNATION RÉSURRECTION, la vie après la mort ex à 80 F =
- LA CROIX ET LE CANON, quand la religion devient une arme ex à 80 F =
- LA RÉFORME EN MUSIQUE, quand les protestants se mettent à chanter. ex à 80 F =

☐ Je commande 4 numéros cités ci-dessus, je bénéficie d'un prix spécial de 199 F les 4 numéros au lieu de 320 F.

☐ Ci-joint mon règlement par chèque bancaire ou CCP

NOM/Prénom :

Adresse :

Code postal : VILLE :

Tél.:

Retournez ce bulletin à :
CHRISTIANISME AU XX^e SIECLE - BP 189
93208 Saint Denis Cedex

* Offre réservée aux nouveaux abonnés

XDOK